BnF Gallica

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan

Source gallica.bnf.fr / Société Polymathique du Morbihan

MON AMIE, MARIE LE FRANC

Marie Le Franc est née le 4 octobre 1879 dans la presqu'île de Rhuys, à Banastère en Sarzeau. Elle fut élevée par ses grands-parents maternels à Pen-Cadénic, puis chez ses parents à Sarzeau.

A quinze ans, elle entra à l'École normale d'institutrices de Vannes. Elle exerça ensuite son métier à La Trinité-Porhoët, à Muzillac, à Arzon.

En 1905, à 26 ans, elle part pour le Canada. Elle fait un essai infructueux dans le journalisme, puis enseigne le français dans divers collèges. Elle publie des vers. En 1927, paraît en France, aux Éditions Sudel, *Grand-Louis l'innocent*, roman qui obtient le prix Fémina.

En 1929, elle abandonne l'enseignement et revient vivre à Sarzeau près de ses parents âgés. Mais elle fait de nombreux voyages au Canada, où elle publie beaucoup de ses œuvres. En 1931, elle obtient le prix de l'Académie française. Elle est faite chevalier de la Légion d'honneur en 1936. Après la guerre, elle retourne au Canada. Elle y donne une série de conférences littéraires à l'Université anglaise, et fait chaque dimanche à la Radio-Internationale une causerie sur la France. En 1952, elle est faite officier de la Légion d'honneur.

Ses écrits ont une double source : la Bretagne et le Canada. Ce dernier lui inspire un livre de poésies, cinq de nouvelles et quatre romans : *Hélier fils des bois, La rivière solitaire, La randonnée passionnée, Pêcheurs de Gaspésie, O Canada...* Pour la Bretagne, ce sont, après *Grand-Louis l'innocent, Grand-Louis le revenant, Le poste sur la dune, Dans l'île, Pêcheurs du Morbihan;* enfin sa dernière œuvre, *Enfance marine*. Elle publie en outre dans le *Mercure de France*, dans *Liaisons*, dans des revues et des journaux, d'autres nouvelles et divers écrits.

A partir de 1952, sa santé déclinant, elle passe les hivers à la maison de retraite de la Légion d'honneur à Saint-Germain-en-Laye, revenant à Sarzeau dès les beaux jours. Elle meurt à Saint-Germain, le 31 décembre 1964, à 85 ans. Après une première cérémonie religieuse à la Maison de retraite, elle est inhumée à Sarzeau le 4 janvier 1965.

* * *

C'est à Sarzeau, après la guerre, que je l'ai connue. Elle habitait une maison de bonne apparence, sur la place du Champ-de-Foire, qui porte aujourd'hui son nom. Elle louait le rez-de-chaussée et habitait l'étage. On entrait dans un long couloir étroit, au bout duquel une porte vitrée donnait sur un petit jardin montant, plein d'herbes folles, charmant, et qu'il me semble avoir toujours vu ensoleillé.

L'escalier de bois qui accédait au premier témoignait d'une construction ancienne. L'impression de vétusté continuait dans l'appartement tout entier : les planchers raboteux, les meubles eux-mêmes qui étaient vieux et pauvres. La salle où elle recevait était surtout meublée de grands rayonnages où s'alignaient des livres défraîchis. La cuisine, sa chambre, une autre petite

Source gallica.bnf.fr / Société Polymathique du Morbihan

chambre donnant sur le jardin et où elle faisait sa sieste, tout semblait gris. Quelques touches de couleurs auraient pu donner vie à cet intérieur trop terne. Je me disais que sans doute elle était moins sensible au plaisir des yeux qu'à l'émanation romantique des paysages. Un seul éclat vif : dans sa chambre, elle avait fait installer un lavabo d'émail blanc. Comme je l'en félicitais, car c'était un luxe à Sarzeau à cette époque, elle me dit combien elle l'appréciait, et raconta que quand elle se sentait malade, elle y faisait une toilette complète et ensuite seulement faisait appeler le médecin. Elle était, en effet, toujours minutieusement propre, sur ses vêtements comme sur elle-même. J'ai rarement vu cheveux blancs aussi éclatants que les siens.

Elle recevait aimablement et simplement. J'ai souvenir d'une collation prise dans sa cuisine. Sa sœur faisait un séjour chez elle et était aussi petite et menue qu'elle, et aussi simple et douce. Nous mangeâmes quelques gâteaux secs et bûment un peu de thé dans des tasses ébréchées dont elle s'excusa. Elle aidait discrètement sa sœur qui avait les mains presque paralysées par les rhumatismes. Ces rhumatismes m'apitoyaient et m'étonnaient, comme beaucoup de choses m'étonnaient dans cette maison : cette indifférence au décor, ce besoin de sieste aussi. Je sais maintenant qu'elles étaient déjà très âgées toutes les deux, plus de 70 ans sans doute. Je ne m'en doutais pas, Marie Le Franc était toujours si présente, si fine dans sa conversation, et elle marchait si alertement.

Je la revois dans les rues de Sarzeau, toujours vêtue modestement et malgré cela tranchant sur les autres passantes. Non qu'il y ait eu en elle étrangeté ou arrogance, simplement elle marchait, souple, ni pressée ni lente. Ses cheveux blancs brillaient. On pensait à la fraîcheur d'un être libre, heureux de baigner dans les rayons fugaces d'un soleil de printemps.

Peut-être devait-elle cela aux longues années passées en Amérique du Nord où la mentalité pionnier est encore vivace, où chacun se sent libre et l'égal de quiconque, tandis que dans nos pays d'anciennes civilisations, l'inconscient est encore soumis aux castes et hiérarchies passées et le comportement, celui des femmes surtout, modelé par des contraintes d'attitude qui témoignent de l'ancien sentiment d'infériorité.

Marie Le Franc était au-delà. Rien en elle n'était apprêté, ni ses vêtements, ni ses gestes. Elle était physiquement ce que la nature l'avait faite : un corps petit et mince, bien équilibré, des traits délicats mais sans grâce, que l'âge ne déformait pas. Ce pouvait être n'importe quelle femme, de n'importe quel siècle. Peut-être n'avait-elle jamais été coquette, mais si autrefois le manque d'assurance de la jeunesse l'avait contrainte à une certaine parure, elle avait depuis longtemps dépassé ce stade. Elle n'était

plus rien d'autre qu'elle-même, un grand esprit et un grand caractère dans un corps menu.

Que j'aimais cette intelligence si fine, cette intuition aiguë des êtres. Parfois une réflexion, un conseil me surprenaient s'appliquant à une pensée dont je n'avais rien dit.

Elle ne semblait jamais avoir conscience qu'elle fût un écrivain admiré, lauréate d'un prix Fémina, d'un prix de l'Académie française, officier de la Légion d'honneur. Je garde un souvenir ému des repas que nous avons pris en tête à tête. Elle mangeait peu, buvait un peu de vin, ses mains menues avaient des gestes précis. La communauté des nourritures, le face à face prolongé nous rapprochaient. Nous parlions, elle souriait. Il me semblait qu'elle fût ma sœur simple et affectueuse. Elle parlait peu d'elle, si ce n'est pour quelques anecdotes qu'elle racontait avec humour, comme sa visite au consul de France après son débarquement au Canada, où elle arrivait seule et sans ressources. L'effarement de cet homme! Quand je lui demandais pourquoi elle était partie, elle répondait : « Pourquoi part-on? l'attrait de paysages nouveaux, d'êtres inconnus... » Je pensais à certains hommes de ma famille, dont mon père, qui dans leur jeunesse, un jour, étaient partis ainsi. Mais elle était une femme, je butais devant ce fait.

Dans son premier roman, elle a donné de ce départ une deuxième raison que j'incline à croire réelle, d'autant qu'elle m'a été confirmée par la nièce d'une compagne de sa jeunesse morbihannaise.

Ce roman, *Grand-Louis l'innocent*, est balancé autour de deux hommes : l'innocent, l'amnésique déchu, fantôme de la nuit et de la tempête sur la lande bretonne, où la narratrice est revenue vivre, et l'étranger du Nord, du grand pays blanc qu'elle ne peut oublier :

« Le grand pays de là-bas l'envoûtait. A travers les mers, il la regardait de ses yeux transparents. Il remuait au-dessus de sa tête ses mains de neige. Chaque évocation créait un éblouissement. Chaque souvenir était léger comme une écume. La mémoire devenait à songer à lui un jardin clair, dont une procession de communiantes faisait le tour en chantant. Le corps aussi se rappelait, sentait battre autour de lui la torsade de la tempête. Les chevaux du vent galopaient sur la route. L'air était une enclume. »

Plus loin :

« Mais la race privilégiée de ce domaine ne se laissait point approcher. L'ère du monde à son réveil se répétait : ces hommes étaient d'abord de grands fauves. Ils avançaient par bondissements. Ils étaient tout muscle, chair, appétit, ivresse de n'avoir pas à rétrécir leur allure. La terre leur appartenait. Ils se préoccupaient peu des empreintes que laissaient leurs pas : la neige les recouvrait si vite. »

Plus loin elle écrit encore :

« Elle se rappelait comment ils s'étaient séparés. Il n'y avait pas eu de scène. Les forts n'en font point. Il lui annonça par téléphone qu'il venait d'être chargé par le gouvernement d'une tournée d'inspection des avant-postes de pelleteries, échelonnés sur les confins arctiques. Le voyage durerait au moins un an. Il annonçait ce départ extraordinaire comme s'il se fût agi d'une partie de chasse, en fin de semaine...

Pourquoi avait-il pris tant de peine pour la conquérir ? Pourquoi dès leur première rencontre, au moment de son premier voyage en France, avait-il fait une telle description des pays du Nord, jetant ainsi dans son âme aventureuse les germes d'une secrète nostalgie ? Toute sa destinée devait en être changée. »

Et encore :

« A certaines heures son cœur redevenait cette bête errante et meurtrie, qui allait droit devant elle, sur une terre sans douceur, parmi des hommes sans merci... »

Des hommes sans merci... C'est bien ainsi que parfois elle parlait des gens de là-bas. Je me souviens du retour de son premier voyage au Canada, après la guerre. Elle parlait de la dureté de la compétition. Bien sûr son prix Fémina, ses romans devaient peser de peu de poids dans ce pays si peu intellectualisé. Elle décrivait cette société avec indignation. Ces femmes qui changeaient de vêtements constamment, achetaient quantité de choses inutiles dont elles se débarrassaient peu après. Acheter, acheter... c'était pour elles une morale. Il fallait acheter toujours plus pour que la machine économique tourne. Mais la morale des Françaises, c'était le respect des objets, des vêtements qu'on ménage, et tout en elle se hérissait devant ce gaspillage. C'est que l'après-guerre fut dure en France. Je ne l'ai jamais entendue se plaindre, mais en cette période d'économie bouleversée, je me doutais bien que ses écrits ne lui rapportaient guère. Elle m'avait dit que de ses années d'enseignement au Canada, il lui revenait une pension de retraite, mais qu'elle ne pouvait la toucher que là-bas. Or, les mois passaient sans qu'elle ne s'y rendît.

J'avais bien essayé de lui venir en aide, mais elle était fière. Or, un jour le directeur de l'école des garçons me dit qu'il avait reçu de l'Académie une demande de renseignements sur sa situation. Elle sollicitait un secours — elle avait, en effet, appartenue à l'Académie du Morbihan. Ne la connaissant pas, il me demanda mon avis. J'appuyai de tout mon cœur cette requête, décrivant ce que je devinais de sa gêne. Je ne parlai jamais de cela à Marie Le Franc, et elle ne m'en dit rien non plus. Quelque temps après elle partit au Canada.

Il y avait pourtant aussi en elle, masqués dans la vie de tous les jours par sa dignité et sa douceur, une audace et un goût de la vie ardente qui la faisait sœur de ces aventuriers du Nord. Comment autrement aurait-elle pu écrire ces lignes de *La randonnée passionnée* ?

« Il arrivait que la tempête le réveillât. Une bouche s'ouvrait dans le concert des cris et des gémissements et s'adressait à lui. La tempête, qui était universelle, se faisait personnelle. Il n'y avait que Jarl à l'écouter dans la nature terrassée, et lui seul avec ses yeux hardis, grands ouverts, à la regarder se lever des racines, fendre les troncs, s'enlacer aux branches pour se réunir en une marée tumultueuse sur les cimes et rouler sur le monde. Jamais il ne s'était senti plus fort, plus grand, plus universel. »

C'était cette exaltation de vie, ce défi qu'elle cherchait quand elle partait en pleine tempête pour passer la nuit devant l'océan, dans un petit abri au Roaliguen. Elle me l'annonçait les yeux brillants. Alors elle redevenait une femme du vent et de l'espace. Qu'avait-elle besoin d'un appartement séduisant ? Il ne lui fallait qu'une table pour écrire, les meubles nécessaires au sommeil et à la nourriture, et les longues marches dans le vent inlassable de la mer.

L'immensité de la forêt canadienne, sauvage, à peine explorée, a comblé cette passion d'aventures et de dépassement de soi. Les ouvrages nombreux qu'elle lui a consacrés sont pleins de descriptions haletantes, grandioses. Les hommes qui la parcourent lui ressemblent, vite exaltés par le défi d'une excursion dangereuse, mais sagaces et tenaces. L'effort leur est une joie, le dépassement de soi, un triomphe et l'absence de spectateurs importe peu.

De quelle audace témoigne une jeune fille qui, à 26 ans, seule, quitte son pays et sa famille, sa situation sûre d'institutrice, pour partir vers des terres inconnues, même s'il est vrai qu'un rêve d'amour l'appelait là-bas ! Et la patiente ténacité qu'il lui fallut pour devenir un grand écrivain et un écrivain fécond, quand elle devait en même temps assurer sa subsistance en étant professeur.

Il lui fallut un certain goût de la solitude aussi. Je ne l'ai jamais vue rechercher la société, quelques amitiés lui suffisaient. En groupe plus nombreux, elle était en général moins détendue, je la sentais prudente. Ce n'était pas timidité, sa vie témoigne d'un courage exceptionnel et elle pouvait avoir des réparties cinglantes, mais je crois que sa vive sensibilité d'artiste lui faisait ressentir trop vivement ces petites blessures qu'infligent souvent les autres, sans y penser. Sa profonde bonté, sa douceur naturelle lui donnaient davantage le goût de l'intimité, des contacts feutrés et heureux.

Pourtant quand elle le voulait et même devant un auditoire nombreux,

elle était la séduction même. Je me souviens d'une conférence qu'elle faisait devant des professeurs et des élèves de l'École normale de Vannes. Elle pétillait d'intelligence et d'esprit. Sa très jolie voix avait sur certaines syllabes des accents de violoncelle. Elle enchantait tout l'auditoire.

Dans les moments que nous passions ensemble, elle ne prenait pas cette peine. Ce que j'admirais plus que tout en elle, c'était le poète qui pouvait créer un tel envoûtement par ses descriptions de la presqu'île de Rhuys dont depuis longtemps je subissais le charme aride — on n'y voyait pas alors de riantes résidences secondaires. J'admirais le style incomparable dont elle décrivait la forêt canadienne, c'étaient des épopées dont le souffle m'emportait.

Je m'étais étonnée souvent, pourtant, qu'elle n'éprouvât pas devant les géants de la forêt cette intime terreur, cette vénération panthéiste que je ressentais. Un jour je le lui dis. Elle me répondit sèchement :

— Vous ne les connaissez pas!

Je réfléchis maintenant que les forêts de mon pays natal sont de belles forêts domaniales, où les coupes soignées protègent les sujets robustes, où il n'est pas rare de voir des chênes plusieurs fois centenaires majestueusement dressés au milieu de clairières élaguées par des forestiers aussi amoureux des arbres que moi. Mes forêts policées n'ont rien qui ressemble à la sauvagerie de la forêt canadienne.

Un après-midi, je la trouvai chez elle, allongée sur son divan, parcourant des revues littéraires. Elle me demanda de lui lire un poème de Marie Noël, poétesse provençale dont je ne connaissais que le nom. Paul Valéry à ce moment-là me passionnait, j'étais donc exigeante. Je lis et lui dis mon sentiment : un poète mineur. Elle m'en choisit un autre. Cette fois dès la première strophe, je suis transportée. C'était la grâce précise, l'élégance de Musset. Je le lui dis, puis je continue. Je lis la seconde, puis la troisième, une autre, une autre encore, et à mesure mon enthousiasme tombe. Je m'arrête en disant :

— Hélas, ça ne va plus. Quel dommage!

Elle ne répondit rien et m'arracha la brochure.

Je n'avais pas vu le nom de l'auteur. Comment n'avais-je pas deviné que ce poème était d'elle?

Une autre fois, parlant de ses romans, je lui dis ma surprise, mon émotion en lisant le Fémina de l'année. C'était en 27 *Grand-Louis, l'innocent*. Je découvrais un long poème en prose suspendu à des souvenirs blancs d'hivers

canadiens, aux jours changeants de la presqu'île de Rhuys, à la silhouette d'un homme sans mémoire, inaccessible comme un saint de granit. C'était un chant ample et fort, d'une beauté nostalgique. Je continuai en lui disant ma déception, ma colère même, en lisant les romans suivants. Plus de poésie, des chroniques intéressantes, bien écrites, mais où était le poète de Grand-Louis? Je me souviens d'avoir dit :

— Avec le don que vous aviez, quel dommage que vous ne les ayez pas travaillés davantage.

Elle, si preste dans ses répliques, me regardait et n'a pas répondu.

Par la suite elle m'a parlé d'un travail qu'elle entreprenait, je me souviens d'une plainte :

— C'est difficile d'écrire. Cela m'épuise.

« Enfance marine » a été édité à Montréal en 1959. Elle avait 80 ans. Elle me l'envoya avec une dédicace dont je suis très fière : « A l'amie fidèle ». J'y ai retrouvé la source poétique, « la petite chanson » si prenante de Marie Le Franc, mais cette fois, elle n'avait plus l'élan de la jeunesse. Le style moins rêveur avait une pureté classique. La critique a été chaleureuse, comme l'ont été mes félicitations.

Pourquoi un si grand écrivain et si fécond n'a-t-il pas eu un plus grand rayonnement? Ses pairs l'admiraient. Après *Grand-Louis l'innocent,* Panaït Istrati, alors au sommet de sa gloire s'exclamait :

— Une si petite bonne femme a pu écrire un si grand livre!

C'est qu'elle a vécu longtemps au Canada, et ce pays qu'elle a si bien chanté et dont elle a révélé la beauté au monde et aux Canadiens eux-mêmes, sortait à peine de son long travail de défrichage, de conquête de condition de vie moins dure. Il n'y avait pas de courant littéraire et trop peu de personnes cultivées pour l'apprécier. Ses livres y tombaient un peu dans le vide. Ils étaient aussi très souvent édités en France. Là il lui aurait fallu vivre à Paris, fréquenter les milieux littéraires, se faire voir et connaître, soigner sa publicité, mais elle repartait au Canada ou à Sarzeau près de ses parents, et ses œuvres ne trouvaient pas l'écho qu'elles méritaient.

Son caractère d'ailleurs ne la faisait guère femme à rechercher le vedettariat. Elle avait trop de dignité et trop de modestie. Sa probité lui interdisait la recherche du sensationnel et du scandale. Elle n'a jamais avili à plaisir ses personnages, comme tant d'écrivains le font si volontiers aujourd'hui. Elle voyait les hommes avec lucidité, en profondeur. Elle décelait leur complexité et n'omettait pas ce qu'il y avait de bon en eux.

J'ai quitté Sarzeau en 1953. Nous nous sommes écrit, revues, mais de loin en loin. Nous n'habitions plus la même petite ville. Elle passait la mauvaise saison à la Maison de la Légion d'honneur, et l'été mes enfants, étudiants que je ne voyais qu'aux vacances, et ma famille m'accaparaient.

J'ai le souvenir douloureux de la dernière visite qu'elle me fit à Vannes, au lycée, un après-midi d'octobre. Elle était sur le point de repartir à Saint-Germain. Elle semblait s'être encore amenuisée. Elle se plaignit d'avoir été malade tout l'été, et que personne ne lui fût venu en aide. Elle répétait :

— Je suis fatiguée... Que je suis fatiguée... Vous, vous étiez généreuse...

Elle me demanda des nouvelles de mes fils. Je lui dis leurs réussites, les petits enfants qui grandissaient... Je terminai, souriant de ma vanité maternelle :

— Je suis très fière d'eux... comme je l'ai d'ailleurs toujours été.

Elle dit « Oui ». Puis d'un air songeur :

— Mes enfants à moi, ce sont mes œuvres. C'est elles qui me continueront...

J'étais bouleversée. Je voyais qu'elle sentait la mort approcher.

Ma chère Marie Le Franc est morte le 31 décembre suivant à Saint-Germain-en-Laye. Elle repose dans sa terre natale, dans le petit cimetière de Sarzeau, et ainsi qu'elle l'a voulu elle-même, tout près de la tombe de deux soldats de la Royal Canadian Air Force, tombés là au cours de la dernière guerre, lors du raid allié sur Saint-Nazaire.

Son œuvre, qui représentait pour elle ses enfants, la continue en effet parmi les hommes. Elle occupe un rôle important dans la littérature canadienne. Les fils des « hommes sans merci » ont compris ce qu'ils lui devaient. Par sa connaissance intime de la mer et du vent, ces forces non humanisées de la nature, cette Bretonne s'est trouvée dans son élément au milieu de la forêt sauvage. Ils la reconnaissent comme une des leurs. Elle leur a révélé la poésie et la beauté de leur pays. Ils ont donné son nom à l'un des nombreux lacs dont la clarté troue l'immensité forestière.

Des études savantes lui sont consacrées. Voilà quelques années, j'ai reçu la visite d'un professeur de l'Université de Toronto qui préparait un travail sur elle, et avait appris notre amitié. Un coup de téléphone dernièrement m'annonça que le livre était terminé et paraîtrait cet été à Montréal et à Paris. Il est écrit en français. J'aimerais qu'il rappelle à la France, trop occupée d'actualité, qu'une de ses filles, née et nourrie de ses plus profondes racines, fut un grand écrivain d'une rare puissance poétique.

Et les Bretons, en ce temps de retour aux sources, de remise en vogue des contes et des chansons anciennes, où trouveraient-ils une inspiration poétique plns représentative de leur tempérament et de leur terre, que celle de Marie Le Franc? Son éloignement des milieux littéraires fit qu'elle ne fut jamais la disciple de personne. C'est d'elle-même et de son pays natal qu'elle tira tout. Car elle est née du pays. : du sable, du vent de la mer, des chemins creux. Son intelligence, sa sensibilité se sont éveillées et formeés entre son grand-père le passeur qui faisait la navette entre Pen-Cadénic et Pénerff, si bon conteur de récits d'épouvante, et sa grand-mère, bonne femme que la culture des villes n'avait pas marquée de son excitation verbale et creuse.

Comme dans les airs des chansons bretonnes, il y avait en elle ce fond de rêve hiératique, ce goût de la vie intérieure à laquelle le confort n'apporte rien. Mais il y avait aussi ce brusque élan des aventuriers bretons vers les mirages de l'inconnu qui les fait partir un jour à la poursuite d'un nouveau rêve. L'école française par la suite n'eut qu'a lui apporter les outils de la création littéraire : l'habileté à manier les mots. Le don de poésie ce sont, la mer et la terre et les femmes et les hommes de Pen-Cadenic qui le lui avaient donné. Personne n'a senti et chanté ɯieux bn'elle le granit et la lande, la mer sur les rochers, le vent, tout ce que la promotion touristique fait maintenant oubier peu à peu,

L'argent, la télévision, d'autres modes de pensée qu'ils apportent feront de la Bretagne l'adepte de la société de consommation que Marie Le Franc abhorrait. Il est bon que de grands témoins d'autrefois rappellent aux jeunes générations les particularismes si séduisants de la Bretagne ancienne.

Anne Viguier-Amiel